

Année universitaire 2005/2006
2^{ème} semestre

Laetitia JEAN
Barbara MIRET

LITTERATURE

Lecture de

**« *Dimanches d'Août* » de Patrick Modiano,
Gallimard, 1986**

Cours de Bernard OBADIA
Université de Provence_ Aix-Marseille I
Centre St Charles- Case 62
3, Place Victor Hugo- 13 331 Marseille- cedex 3

SOMMAIRE

I. Le titre

II. Les informations para- textuelles

- II.1 La couverture et son illustration
- II.2 quatrième de couverture
- II.3 Dédicace, biographie et bibliographie

III. Résumé

IV. Structure du texte

V. Le statut du narrateur

VI. Etude des thèmes

- VI. 1. La fuite, la cachette
- VI. 2. La disparition
- VI. 3. L'étouffement
- VI. 4. L'enfermement
- VI. 5. La solitude, et stagnation
- VI. 6. Les ténèbres, le passé
- VI. 7. la peur
- VI. 8. L'illusion du réel
- VI. 9. La machination

VII. Les procédés narratifs

- VII.1. Les flashes- back
- VII.2. Les parallélismes et les réminiscences
- VII.3. La non linéarité
- VII.4. L'instantané

VIII. Les personnages principaux

- VIII.1. Le narrateur
- VIII.2. Sylvia
- VIII.3. Villecourt
- VIII.4. Les Neal

IX. Les personnages secondaires

- XI.1. Mme Villecourt
- XI.2. M. Condé Jones
- XI.3. Le photographe de la plage
- XI.4. René Jourdan
- XI.5. Raymond Aimos

X. Objets et motifs

- X.1. Les voitures
- X.2. Les jardins publics
- X.3. Les odeurs
- X.4. La photographie
- X.5. La place de l'Histoire dans le roman

I Le titre

Le titre « Dimanches d’Août » nous donne deux références. Le premier mot indique le moment de la semaine, et le second nous renseigne sur le moment de l’année. Nous sommes face à une double connotation en rapport avec le temps du repos. Nous pourrions aussi faire un parallélisme avec le farniente, le fait de ne rien faire, qu’évoquent dimanche et Août. (...)

Un dernier élément important à relever concernant le titre du roman, est son apparition concrète dans le texte. Effectivement, dans l’histoire de nombreux passages se déroulent les dimanches, mais ceux-ci sont en Automne ou en Hiver, ils représentent d’ailleurs des passages importants : une première rencontre. Et ce n’est qu’à la dernière page du livre, que « dimanches d’Août » apparaît, il représente alors les seuls moments de vrai bonheur, de sérénité, et le narrateur dit se sentir comme tout le monde lors de ces dimanches d’Août. Ainsi nous comprenons qu’il peut y avoir de nombreux dimanches, mais les seuls représentatifs de bonheur pour le personnage principal sont ceux du mois d’Août.

II Les informations para- textuelles

Roman paru chez Gallimard en 1986.

Adapté au cinéma par Marcel Poirier en février 2000 avec ce titre « Te quiero ».

II.1 La couverture et son illustration :

Toujours illustrée par Pierre Le Tan.

La promenade des Anglais est vide, seul un homme regarde les façades des immeubles en front de mer. Les palmiers de la Côte d’Azur sont immenses et tendus, l’homme est minuscule à leur côté. Son ombre est devant lui, immense (quand le soleil est à l’horizon, l’ombre est grande). Le temps de l’illustration est sans doute le matin tôt. Derrière lui la plage est déserte, la lumière est rose comme pour un levé de soleil. Cela donne un effet de douceur et de mélancolie. La solitude de ce personnage parmi ce décor écrasant donne le ton du roman : d’un côté, la mer et son horizon, de l’autre, le dédale des rues rectilignes et des immeubles dressés, pour se perdre d’un côté ou de l’autre. Il n’y a donc pas d’issue possible. L’homme est figé, comme au garde à vous, vaincu d’avance, fasciné par ces hauteurs.

II.2 La quatrième de couverture :

Il s’agit d’un résumé de l’éditeur.

Le genre est campé : nous avons à faire à une ou des « énigmes », comme dans un roman policier. Ce résumé n’est qu’une succession de questions :

« Pourquoi le narrateur a-t-il fui les bords de la Marne avec Sylvia pour se cacher à Nice ? »

« D’où vient le diamant la Croix du Sud, ... ? »

« De quoi est mort l’acteur populaire Aimos ? »

« Qui sont les Neal, et pourquoi, (...) s'intéressent-ils de si près à Sylvia, au narrateur, à la Croix du Sud ? »

« Et Sylvia ? A-t-elle été l'épouse de Villecourt ? Et Villecourt ? Que vient-il faire à Nice (...) ? »

Ce sont aussi les questions qui continuent et continueront à nous hanter après la lecture, car le roman n'apportera pas toutes les réponses à nos questions. Les pistes, car il s'agit bien de pistes, tout comme dans une enquête policière, se brouillent sans cesse. Nous avons l'impression de savoir enfin, mais nous n'avons fait qu'approcher ou y croire, et aussitôt tout est remis, ou peut se remettre en question par un simple mot ou évènement.

On nous dit qu' « un roman d'amour se dessine », mais là encore nous n'avons fait que l'approcher, car entre la pudeur et la retenue de P. Modiano, les personnages ne se livrent que très peu, avec une extrême retenue.

Un polar doublé d'une histoire d'amour ?

Rien n'est moins sûr....

II.3 Dédicace

Patrick Modiano dédicace ses romans à sa famille. Ici deux hommes inconnus du grand public. Nous comprenons le lien entre les peintures des paysages de la Marne et les lieux fréquentés par les personnages dans une partie du roman, plus difficile est celui qui les unit à ce film ou ce cinéaste inconnu.

- Jacques Robert : artiste peintre de l'Ecole des bords de Marne (association née en 1990)
Peintre impressionniste représentant la nature et particulièrement l'eau.

- Marc Grunbaum : auteur- réalisateur. Un seul film : «L'adoption » en 1978

« Un couple décide de prendre en charge un adolescent qui semble avoir besoin d'aide. Ils ne savent pas encore à quel point l'intrusion de ce jeune homme va totalement bouleverser leur vie » (critique non signée).

Au début du roman, nous pouvons trouver une petite biographie de Modiano, déjà vu auparavant dans des romans de la même édition. Et à la fin, se trouve une bibliographie exposant les différents romans, essais et scénario de Modiano.

III Résumé

Tout commence par une rencontre. Le narrateur retrouve à Nice un certain Villecourt qui n'avait pas vu depuis sept ans. Ce dernier veut absolument lui parler de Sylvia en lui avouant qu'il n'avait jamais été marié avec elle, mais le narrateur refuse de discuter avec ce Villecourt qu'il trouve changé. A partir de ce moment, nous allons entrer dans les souvenirs de notre narrateur. Il commence par nous parler de l'arrivée de Sylvia sur Nice, nous

comprenons alors qu'ils viennent se réfugier, se cacher dans cette ville. Parallèlement, le narrateur nous parle beaucoup du bijou la Croix du Sud que sa compagne porte toujours autour du cou. Ainsi nous apprenons que c'est justement par le fait qu'ils détiennent ce diamant, qu'ils sont en fuite. Petit à petit nous comprendrons le rôle de Villecourt. Une fois réfugiés à Nice, les amants voulaient se débarrasser du bijou, étant ainsi à la recherche d'un bon acheteur. C'est alors qu'ils rencontrent les Neal, lors de longues journées à passer aux terrasses des cafés, et ce couple semble intéressé par le diamant. A partir de cet instant, le lecteur entre dans une intrigue policière découvrant petit à petit des indices qui, à la fois éclairent et complexifient l'histoire.

IV Structure du texte

Le livre compte 186 pages divisées en 16 chapitres. Ces chapitres ne sont pas numérotés, mais cette fois-ci, pas d'étoiles pour séparer les paragraphes. Comme dans les autres romans de P. Modiano, ils sont de tailles diverses. Le plus long fait 15 pages (p.113), le plus court faisant lui, une page (p.89 ou p.185). Modiano alterne les chapitres longs et les chapitres courts : un long, plusieurs courts, puis de nouveau un long suivi de plusieurs courts (2 à 4 pages). Ce rythme aère la narration, le rythme, donne une vitesse plus ou moins rapide, à la quête, l'intrigue qu'il nous propose.

Les chapitres sont eux même redécoupés en sous-chapitres. Ces sous-parties dépendent de la longueur du chapitre, plus il sera long, plus le nombre de sous-chapitres sera important, entre zéro et onze sous-parties.

Dans chaque chapitre nous en apprenons un peu plus sur les personnages, car le narrateur, ne nous confie à chaque fois que des bribes d'information, et la compréhension ne se fait qu'au fur et mesure.

La longueur des chapitres varie selon l'importance de la séquence. Par exemple, le passage dans lequel le narrateur nous rapporte la première fois où il a aperçu Villecourt, est un moment bref, le chapitre est donc lui aussi bref. Mais lorsque l'évènement devient plus important et prend de la place dans l'histoire comme les différents moments avec les Neal, le chapitre est alors plus dense. En effet nous remarquons que les chapitres les plus longs concernent les passages relatifs aux rencontres avec les Neal. Ces chapitres, comme nous l'avons déjà dit sont redécoupés en sous-parties, celles-ci alternent entre action et sentiment. C'est-à-dire que le narrateur va tout d'abord relater un fait, puis dans les sous-chapitres suivants, il va exprimer son ressenti, et Modiano procède à un effet .

V Le statut du narrateur

Celui qui parle, c'est le personnage principal, Jean. Le texte est écrit à la première personne. Nous apprenons son prénom p.72 par Villecourt qui les appelle en pleine rue après une course poursuite: « *Jean... Sylvia....* »

Nous apprendrons plus loin que c'est un ancien photographe : « *Photographe je l'ai été, moi aussi.* » P.90.

Il est notre guide dans Nice, déambulant ou plutôt errant à la recherche d'indices, tentant de comprendre le passé et de dénouer une intrigue qui l'a laissé seul dans cette ville. Le temps est comme suspendu au début du roman. Il rencontre Villecourt, un homme ou plutôt un fantôme de son passé. Nous ne comprenons pas bien la relation qu'il a eue avec lui et surtout avec Sylvia, la femme aimée et perdue.

Le lecteur se pose des questions, celles de Jean et celles qu'il n'ose peut-être pas se poser, mais qui s'imposent à nous, quelques fois dans le plus grand désordre : Qui était vraiment Sylvia ? Avait-elle ou avaient-ils tout manigancé ? Qui sont les personnes retrouvées calcinées dans la voiture au fond du ravin ? Sylvia connaissait-elle Neal ? Et surtout : Jean dit-il la vérité ? De quelle vérité s'agit-il ? Un rêve ? Un cauchemar ? Est-il la victime d'une machination infernale ?

Les indicateurs précis des lieux niçois ancrent l'histoire dans le réel, lui donnent corps et agissent sur l'ambiguïté des faits. Oui nous sommes bien à Nice, ces rues, ces places existent, mais de quel réel nous parle-t-on ? Ces questions équivoques et contradictoires agissent sur le lecteur et le mettent dans l'état psychologique du narrateur. Le rythme de lecture s'accélère parfois, cédant à la curiosité de comprendre, mais en vain. D'autre fois, nous avons le sentiment d'ouvrir une porte, grâce à un complément d'information, un indice. Mais nous ne saurons finalement pas grand-chose. Nous sommes perdus tout comme Jean, condamné à errer dans cette ville avec ses souvenirs et leur mystère : « *Je n'étais pas encore un fantôme, comme ce soir.* » p.38.

VI Etude des thèmes

VI.1 La fuite, la cachette

Ce thème est bien entendu l'un des plus importants. Notre narrateur et sa compagne, nous le comprenons rapidement, sont en fuite et se cachent. Ainsi nous pouvons relever un certain nombre de termes se rapportant à ce thème.

« *Réfugié* » p.36, « *situations délicates* » p.46, « *réfugiés en zone libre, exilés...* » p.50, concernant la fuite.

« *Passer inaperçu* » et « *disparaître* » p.36, « *nous n'attirions l'attention de personne* » p.63.

Ces mots nous permettent de comprendre la situation dans laquelle se trouvent le narrateur et Sylvia lorsqu'ils se retrouvent à Nice.

VI.2 La disparition

- Sylvia a disparu :

Jean cherche-t-il encore Sylvia, ou cherche-t-il seulement à comprendre ? A-t-il renoncé à la retrouver ? Pourquoi reste-il dans cette ville ?

On ne sait pas vraiment, mais cela est-il important ?

La déambulation dans Nice est sans fin. Jean passe et repasse dans les lieux où il a marché autrefois avec Sylvia. La répétition de l'espace renforce l'idée de quête éperdue. Nous revenons sans cesse à la promenade des Anglais, au square Albert 1^{er}, à la villa des Neal, au jardin des Arènes, au musée Masséna.

Nous retrouvons ce mouvement circulaire déjà rencontré dans l'œuvre de Modiano. (...)

VI.3 L'étouffement

En effet l'étouffement est particulièrement présent dans le roman de Modiano. La plupart des sentiments exprimés par le narrateur se rapportent à cette sensation ; et la cause en est justement le fait de passer inaperçu, de se cacher.

Nous pouvons relever ainsi :

« Une impression d'étouffement...d'être prisonnier dans cet aquarium...de ne jamais respirer à l'air libre » p.64, « sentir le poids qui pesait sur nous » et « sentiment d'être pris au piège » p.48, « tourner en rond dans cette ville comme dans une cage » p.58, « le cercle magique qui nous isolait et nous asphyxiait peu à peu » p.63.

Nous remarquons que cette sensation d'enferment est relative à la ville de Nice, car c'est ici qu'ils sont venus se réfugier. L'étouffement est exprimé à l'aide de comparaisons avec les lieux d'enferment d'animaux « aquarium », « cage ». De plus, l'auteur insiste sur le manque d'air, ce qui renforce cette thématique.

VI.4 L'enfermement

Sylvia et Jean vivent cachés dans une chambre minuscule, dans une ville où ils déambulent : « Souvent quand nous rentrions, au terme de ces journées vides, nous éprouvions un tel sentiment de solitude... » p.61.

L'étroitesse de leur chambre ainsi que son insalubrité renforce cet univers glauque et hostile. Lorsqu'ils sortent de leur repaire, une sorte de cachette, ils semblent se fondre dans ce décor : Jean seul, sans Sylvia, erre dans ces mêmes lieux.

L'espace géographique :

- Nice : « J'ignorais encore que cette ville était un marécage et que je m'y engluerais peu à peu. » p.46

Nice en hiver, sous la pluie. Nice ville de retraités, ville à la splendeur passée, déchué : « l'ancien hôtel Majestic (...).Ce n'est plus qu'un hall, maintenant, qui sert de salle de réunion ou de salle d'exposition. » p.23 Il s'y tient des conférences (« Terres lointaines. »), ou encore : « Nous passions devant le *Queenie* dont on avait éteint toutes les lumières, puis devant le Palais de la Méditerranée. Ses arcades étaient bouchées par des grillages et le bâtiment aux fenêtres aveugles et aux stores affaissés semblait promis à la démolition. » p.57

« A la longue, les lieux déteignent sur vous,(...). Aujourd'hui j'ai souvent l'impression de pourrir sur place. » p.45.

La ville est-elle une illusion ? On a le sentiment que tout est fermé, déserté. Nous sommes presque dans le décor d'un vieux studio de cinéma. Le charme désuet est rompu. La ville semble hostile et se referme comme une prison sur le narrateur.

Les bords de la Marne : « *Nous n'étions plus dans le décor trouble des bords de Marne, où montent, de l'eau stagnante, des relents de vase.* » p.76
« *Nous avons rompu le cercle magique qui nous isolait et nous asphyxiait peu à peu.* » p.49.
« *Je n'étais plus qu'un somnambule (...)* » p.131.

VI.5 La solitude, et stagnation

Une autre conséquence de cet exil est le sentiment de solitude. Effectivement, celui-ci revient fréquemment : « *Etat d'extrême solitude* » p.68. Mais plus que de la solitude, le narrateur nous parle d'une sorte de piétinement. Tout ceci bien sûr en rapport avec le fait d'être prisonnier et seul, en donc en rapport avec la ville de Nice. Nous avons pu remarquer un certain nombre d'expressions traduisant cette impression : « *impression de pourrir sur place* » p.45. Nice est comparée par la suite à un marécage, et le narrateur dit « *je m'y engluerais peu à peu* ». Mais encore une fois, ce thème nous amène à une autre représentation de ce malaise évoqué par le narrateur, ce qui sera notre thématique suivante.

VI.6 Les ténèbres, le passé

Avec cette thématique nous allons encore plus loin. En effet, nous pouvons ressentir le temps qui s'est allongé. A ce moment, l'étouffement et la solitude se sont transformés en quelque chose de plus sombre et de plus ancré au fond des personnages, quelque chose d'inchangeable, d'indéniable.

Nous pouvons noter les expressions telles que « *des silhouettes de leur passé* » p.21, « *l'ombre de lui-même* » p.35, « *c'étaient un fantôme aimable parmi tous les fantômes qui peuplent Nice* » p.37, « *hantaient les bords de la Marne* » p.67, « *Une histoire de revenants* » p.85, « *l'obscurité et le silence m'enveloppaient comme dans un linceul* » p.131.

Nous sommes ici dans un vocabulaire virant vers les ténèbres, le mot « fantôme » revient très souvent, et c'est d'ailleurs une des choses que le narrateur redoute : être devenu un fantôme parmi tous les fantômes.

VI.7 la peur

Qui sont les Neal ? Que veulent-ils à Jean et Sylvia ?

Une première fois, l'inquiétude avait gagné Jean, la panique même. De retour, le soir de leur première rencontre avec les Neal, Jean avait failli sortir de la voiture à un feu rouge. « *Pourquoi nous posaient-ils toutes ces questions ? (...) L'inquiétude me gagnait, peu à peu.* » p.57 Prémonition ? La première impression était la bonne. Mais à cet instant du récit, le lecteur n'envisage pas la suite, tout comme Jean, qui cherche des indices dans sa mémoire, qui tente de comprendre l'incompréhensible.

L'apparition de Villecourt : comment a-t-il pu retrouver leur trace ? « *C'était terrible de ne pouvoir le localiser, et de le sentir présent à chaque coin de rue.* » p.66

La fuite à deux : « *C'est à partir de ce moment de notre vie que nous avons éprouvé de l'angoisse, un sentiment diffus de culpabilité et la certitude que nous devons fuir quelque chose sans bien savoir quoi.* » p.185.

Cette peur, à ce moment du temps de l'histoire est mystérieuse. Les amants s'enfuient après que Sylvia ait volé le diamant, mais que fuient-ils ? Nous comprenons que les événements les poursuivront malgré eux.

VI.8 L'illusion du réel

Jean est souvent en proie au doute. Il ne comprend pas, est mal à l'aise, perçoit difficilement ce qui se passe. Sa naïveté est désarmante, mais nous nous demandons ce que nous aurions fait à sa place.

« *Je voudrais noter les détails de nos relations avec les Neal comme si je rédigeais un rapport de police ou si je répondais à l'interrogatoire d'un inspecteur qui aurait été bien intentionné à mon égard et chez qui j'aurais senti une sollicitude paternelle pour m'aider à voir un peu plus clair.* » p.90.

Il sait maintenant que les Neal ont menti sur leur identité mais cela ne fait rien il continue à croire au mirage, comme si tout cela était vrai, ou veut-il tout simplement se croire plus fort qu'eux et leur vendre coûte que coûte le diamant ? Nous hésitons entre sa vraie ou sa fausse naïveté, son calcul ou son inconséquence, ses doutes et ses certitudes. Mais nous avançons tout comme le narrateur, à l'aveuglette, dans le dédale des lieux et des souvenirs, accablé par le doute qui plane sur les propos et les personnages...

Villecourt appelle Jean, Henri : « *Excusez moi je confondais avec un autre...Ce brun qui donnait toujours des tuyaux de course...Je ne sais pas ce que Sylvia pouvait bien lui trouver...* » p.25. Sylvia avait eu une autre aventure avant lui ? Qui est cet Henri ? Un joueur ? Un mafieux des bords de Marne ? Un des maquereaux dont parlait la mère de Villecourt ? Nous touchons l'impalpable, ce temps suspendu, le ressenti, l'indicible, l'inexplicable. Nous sommes dans une espèce de néant, dans l'inextricable. Jean est tourmenté par l'incompréhension. Cette disparition de la femme aimée le plonge dans l'effroi. Il ne peut demander de l'aide à personne, sinon il serait découvert. Il est condamné à errer dans cette ville et son histoire, à la recherche de fantômes.

VI.9 La machination

Sylvia et Jean cherchent à vendre le diamant La Croix du Sud : « *Il me semble aujourd'hui que nous tissions une gigantesque et invisible toile d'araignée et que nous attendions que quelqu'un s'y prenne.* » p.53. Les Neal semblent être ces clients providentiels. « *Ils étaient venus s'y prendre dans un état de moindre résistance.* » p.54

Le piège va fonctionner. Neal veut offrir le diamant à sa femme. Le narrateur et Sylvia vont donc tout faire pour leur vendre.

Mais la mouche prise au piège de l'araignée n'est pas celle que l'on croit... Jean va comprendre brutalement qu'il a été l'objet d'une machination infernale. Le piège va finalement se refermer sur lui, le laissant seul, en proie à l'absence, au doute, des questionnements et à une profonde solitude.

Sylvia a-t-elle menti ? A-t-elle tout manigancé ? Jean est assailli par le doute, tout comme le lecteur. Jean cherche des éléments dans sa mémoire, et nous en relisant le roman, nous recherchons des indices, afin de dénouer le fil de l'intrigue, de comprendre cette machination dont il semble avoir été la victime. (...) Tout semble cousu de fil blanc, sauf pour le narrateur. Le lecteur croit avoir compris, mais il est perdu encore une fois. Il lui faut refaire le chemin inverse tout comme Jean pour tenter de comprendre, d'analyser ce qui lui aurait réellement échappé. (...)

VII Les procédés narratifs

Comme nous l'avons vu plus haut, Modiano utilise des procédés narratifs qui nous donne peu à peu des clefs pour la compréhension de l'histoire ou pour brouiller les pistes. Se perdre :

Dans l'espace, la ville.

Le temps, Noël temps du présent de la narration p.23, août temps de la rencontre avec Sylvia et de la fuite vers Nice.

VII.1 Les flashes back

Modiano procède sans arrêt par flashes- back. En effet, le roman commence par la rencontre avec Villecourt au jour d'aujourd'hui, et à partir de là, il va revenir en arrière pour nous raconter les divers événements de l'histoire. Ainsi, nous aurons plusieurs flashes back, tel que l'arrivée de Sylvia en gare de Nice ; mais aussi sa rencontre avec celle-ci, page 149, le narrateur nous raconte sa première rencontre avec Sylvia à la piscine de La Varenne, alors qu'il était en repérages pour un reportage photos sur les bords de Marne. Jusqu'à la page 184, le déroulement de la narration devient linéaire. Jean va manger chez Villecourt et deviendra l'amant de Sylvia.

Les flashes- back sont aussi utilisés pour : les différents moments de l'enquête, les altercations avec Villecourt par exemple et tous les éléments importants de l'intrigue et qui en permettent sa compréhension par le lecteur sont livrés en flashes back.

VII.2 Les parallélismes ou effet de réminiscence

Tout d'abord, nous pouvons constater que Modiano fonctionne très souvent par parallélisme pour introduire ses flash- back. C'est-à-dire qu'il part d'un élément de l'actualité du narrateur, d'un fait, d'une sensation pour ensuite partir dans les souvenirs, dans le passé, et nous relater les divers événements importants. Ainsi, il nous dira qu'il pleut, et va nous raconter un jour de pluie avec Sylvia. Un autre exemple serait celui des parfums : le narrateur pense à l'odeur de moisi de sa chambre actuelle, puis nous emmène par parallélisme dans la chambre qu'il occupait avec Sylvia car elle aussi, sentait le moisi. Il est ainsi très fréquent que l'auteur nous rapporte le passé en l'introduisant par des parallèles faits avec le présent.

Comme nous l'avons vu plus haut, des descriptions de lieux réels (Nice, les bords de la Marne), le passage dédié à l'histoire de La Croix du Sud qui elle aussi est réelle, finissent

de perdre le lecteur. La fiction se mêlant au réel, donne du poids à l'histoire, et agit sur le doute.

VII.3 La non linéarité

Nous parlons de non linéarité car effectivement les éléments du passé qui nous éclairent sur l'histoire, ces flashes- back sont rapportés dans le désordre. Le narrateur va, par exemple d'abord nous parler de cette fuite à Nice, et il nous racontera sa rencontre avec Sylvia que bien plus tard. Nous avons ainsi les informations par bride. Et la compréhension ne se fait que petit à petit. On peut estimer que ce désordre est savamment orchestré.

- VII.4 L'instantané

Le procédé sans doute le plus intéressant est de faire apparaître l'identité du dernier voleur de La Croix du Sud et peut-être amant de Sylvia, sur une photographie, prise à la piscine le jour de la première rencontre entre Sylvia et le narrateur. Jean, lui-même, a pris ce cliché où se trouvait Paul Alessandri qui se fit plus tard passer pour Virgil Neal : « (...) *comme si dès le début, le ver était dans le fruit.* » p.147

« Les trucs que j'écris ne sont pas vraiment des romans, se sont des segments, des trucs que j'ai pris, malaxés. » Patrick Modiano.

VIII Les personnages principaux

VIII.1 Le narrateur

Le narrateur s'appelle Jean, mais nous n'apprenons son prénom que tardivement. Nous ne saurons jamais son nom. Nous ne savons pas grand-chose de lui, mais nous pouvons tout de même lui attribuer trois schémas, trois vies, selon les époques.

Tout d'abord, il y a un peu plus de sept ans à partir du temps de la narration, il était photographe et vivait à la Varenne St Hilaire. Il était sur un projet de livre sur les plages fluviales du Val de Marne. Et c'est à cette époque qu'il rencontre Sylvia. Lorsqu'il fuit à Nice, il passe son temps à se cacher. Il lit beaucoup le journal ou des romans policiers. Il vit avec Sylvia dans un meublé à la pension St Anne, rue Caffarelli. Il se sent seul, épié et pris au piège.

Puis vient le moment où il nous raconte l'histoire, c'est-à-dire dans un présent de narration. Il est toujours à Nice, il vit désormais dans une chambre anciennement de l'hôtel Majestic, rue Cimiez. Il est directeur d'un garage qui menace de bientôt fermer ses portes. Le narrateur est à ce moment complètement seul, il n'y a plus Sylvia. Il a l'impression de s'être enterré à Nice, et d'être devenu un fantôme parmi tous les autres.

VIII.2 Sylvia

Nous savons très peu de chose concernant Sylvia de nom Heuraeux ; mais ceci s'applique généralement à tous les personnages de Modiano. Nous pouvons procéder comme avec le narrateur, c'est-à-dire établir un portrait en plusieurs temps, pour Sylvia il n'y en aura que deux étant donné qu'elle disparaît par la suite.

Ainsi pour commencer, lorsque le narrateur nous parle d'elle au moment de leur rencontre, c'est-à-dire le passage le plus lointain, Sylvia vit avec Villecourt et sa belle-mère Mme Villecourt dans une villa bourgeoise sur les bords de la Marne. Elle prétend être marié avec cet homme. Elle ne fait pas grand chose de ses journées, elle va en autre se baigner sur les bords de la Marne. Elle ne paraît pas être heureuse et va d'ailleurs décider de s'enfuir avec le narrateur.

Le deuxième temps, est celui où elle se retrouve à Nice avec le narrateur. Elle vit donc avec lui, dans le meublé de la pension St Anne. Nous n'en n'apprenons pas plus sur Sylvia, mais nous pouvons déduire certains de ses traits de caractère. Par exemple, nous pouvons remarquer qu'elle a confiance en elle. Elle est beaucoup moins méfiante que le narrateur, c'est d'ailleurs, elle qui, souvent le rassure rien que par sa présence. Elle parle franchement. Elle semble être mince, « *le corps gracile et émouvant* », et le narrateur nous parle souvent de sa peau « *douce* », de ses vêtements et de son parfum. Elle s'est enfuie du Val de Marne en emmenant avec elle le diamant la « Croix du Sud » qu'elle ne quitte plus, elle le porte toujours autour du cou avec une certaine désinvolture, et elle ne peut pas s'empêcher de le porter à la bouche.

VIII.3 Frédéric Villecourt

Nous allons faire comme pour les autres personnages principaux. Nous allons établir trois portraits pour Villecourt. Tout d'abord, rappelons qu'il se nomme Frédéric Villecourt, Sylvia le surnomme « *le russe collant* ».

Dans un premier temps, il vit au Val de Marne avec Sylvia et sa mère. Il semble avoir des relations quelque peu difficiles avec cette dernière. Mais il s'occupe tout de même des deux chevaux de sa mère qu'elle fait courir à Vincennes. Il paraît avide d'argent, et désire acheter la Croix du Sud pour la revendre plus chère et ainsi faire un bénéfice. Il est d'ailleurs en désaccord avec sa mère sur ce sujet. Jean nous le présente comme étant brun, de petite taille et d'environ trente cinq ans. Il vouvoie sa mère. S'agit-il de nouveaux riches ? De truands ? L'agression physique qu'il infligera à Sylvia, précipitera leur fuite. Le narrateur exprime un certain dégoût pour Villecourt.

Dans un second temps, Villecourt réapparaît à Nice, au moment où le narrateur et Sylvia viennent de s'y réfugier. Il a une attitude étrange, il veut absolument discuter, il sautille sans arrêt, puis disparaît.

Enfin, nous le retrouvons quand le narrateur nous rapporte les faits, c'est-à-dire quand il le rencontre sept ans plus tard. Villecourt travaille alors pour France cuir, il est commissionnaire et vend des manteaux sur les marchés, dont celui de Nice. Il loge dans un hôtel, 5 avenue Bosquet à Antibes pour son travail. Il a, semble t-il, complètement changé, il

est devenu « *l'ombre de lui-même* », découragé, sans vitalité, et doux. Il prétend à ce moment n'avoir jamais épousé Sylvia par lâcheté, version différente de celle de la jeune femme. Mais il ajoute que Sylvia n'a toujours aimé que lui.

VIII.4 Les Neal

Pour ce couple, nous allons procéder différemment que pour les autres personnages. Nous allons aborder deux facettes complètement différentes : celle que nous connaissons, puis leur véritable identité qui reste floue.

Pour commencer, l'identité qu'ils se donnent lorsqu'ils rencontrent Sylvia et le narrateur. Lui est américain, est s'appelle Virgil. Il dit avoir passé son enfance à Nice et à Monaco. Elle est anglaise, mais élevée sur la côte d'Azur, elle se prénomme Barbara. Ils disent habiter deux à trois mois par an à Nice, à la villa « château d'Azur », et le reste du temps à Londres et à New- york. Ils auraient une affaire de parfums et de produits de beauté aux Etats-Unis, et voudraient développer la firme Tokalon, sur la Côte. La femme de Neal voudrait d'ailleurs ouvrir un institut de beauté. Ils rencontrent donc Sylvia et le narrateur sur une terrasse de café, et sont tout de suite très avenants avec eux. En effet ils leurs proposent de les aider à trouver un logement, de les inviter chez eux, et de les sortir. Bien entendu, ceci éveille les soupçons du narrateur, qui ne pourra s'empêcher de se sentir menacé. Le couple Neal semble s'intéresser tout particulièrement à la Croix du Sud, et devient des acheteurs potentiels. Virgil Neal parlera prix avec le narrateur car il voudrait l'acheter pour le faire monter en bague et l'offrir à sa femme. Malgré la méfiance du narrateur, les Neal deviennent le seul élément de sociabilité des deux amants, et ces derniers les considèrent même, à un moment, comme les seules personnes chez qui ils peuvent se réfugier pour fuir Villecourt si celui-ci devenait trop entreprenant. Les Neal utilisent souvent une voiture immatriculée Corps Diplomatique, et prétendent qu'un ami leur aurait prêtée, mais ils utilisent aussi une autre voiture, ce qui trouble le narrateur. La maison qu'ils occupent, elle, semble appartenir à l'ambassade Américaine, mais des zones d'ombre subsistent à ce sujet.

Petit à petit dans le roman, nous comprenons que les Neal ne sont pas ceux qu'ils prétendaient être. En effet, nous apprenons, par l'intermédiaire de l'enquête que mène le narrateur, que le couple aurait menti sur toute la ligne. Virgil Neal ne se nomme pas ainsi, mais Paul Alessandri. Il est en réalité, le fils du jardinier des vrais Neal. Il n'est donc pas riche, et dans l'incapacité d'acheter un diamant comme la Croix du Sud. Nous apprenons qu'il fut à tour à tour, groom au Ruhl, changeur au casino municipal, barman, manadier en Camargue, et qu'il a fait de la prison. Mais le narrateur n'apprend tout ceci qu'après la disparition du couple et de Sylvia. (...)

Ce qui ressort de ceci, est le fait que le narrateur est sans arrêt entrain de se demander si il doit dire la vérité à son sujet, alors que les personnes qu'il a en face de lui inventent de toutes pièces leur identité. Nous retrouvons aussi ici, toute l'ambiguïté que Modiano insère dans ses romans à propos de l'identité. Effectivement, dans « Dimanches d'Août », les identités sont très floues et surtout parfois erronées comme dans le cas des Neal et nous amène à avancer dans l'intrigue.

IX Les personnages secondaires

Les personnages secondaires ne sont pas nombreux, et nous pouvons remarquer que la plupart du temps ils ont un rôle d'informateurs.

IX.1 Mme Villecourt

La mère supposée de Frédéric Villecourt vit donc avec son fils et Sylvia (dans le passé), elle possède des trotteurs qu'elle fait courir à Vincennes. Elle a une soixantaine d'années, et vit donc avec son fils et Sylvia sur les bords de la Marne. Elle a de l'argent, mais selon Villecourt, ce n'est pas une femme facile et elle menacerait de couper les vivres à son fils si il épousait Sylvia. En effet, elle semble impressionnante, pleine d'autorité, et exprime un certain mépris envers son fils. Elle parlera de la mort étrange de l'acteur Aimos au narrateur. (...)

IX.2 M. Condé Jones

Consul américain qui vit désormais dans le château Azur. Le narrateur le rencontre lorsqu'il retourne à la villa, que les Neal, soit disant, occupaient auparavant. Ce personnage devient aussi un informateur. Il se renseignera sur la villa et ses derniers occupants afin d'aider le narrateur. Il lui fournira d'ailleurs des éléments très importants qui permettront à Jean de comprendre un peu mieux qui étaient ces Neal. Condé Jones vit depuis six mois dans la villa quand le narrateur le rencontre, et il quittera Nice peu de temps après. Il semblait ne pas faire grand-chose, de vivre lui aussi dans une grande solitude.

IX.3 Le photographe de la plage

Ce personnage est un informateur très important. En effet il donne au lecteur un renseignement crucial, la véritable identité de Neal. Le narrateur rencontre une nouvelle fois le photographe et l'invite à boire un verre. Il lui montre alors la photo qu'il avait prise quelques mois auparavant. Le photographe reconnaît immédiatement Neal. Il a passé son enfance avec lui à Nice. Il peut ainsi expliquer à Jean que Neal est en réalité Paul Alessandri.

IX.4 René Jourdan

Ami de Villecourt, qui connaît la personne qui cherche à se débarrasser d'un diamant appelé La Croix du Sud.

IX.5 Raymond Aimos

Truand bavard liquidé après la guerre, témoin gênant.

X Objets, motifs et fond

X.1 Les voitures

Celles-ci représentent un objet ambigu du roman. Nous apprenons dès le début, que le narrateur est directeur d'un garage. Mais lorsque nous entrons dans le roman, nous nous rendons compte, que la voiture devient objet de peur et de menace. Tout d'abord la voiture des Neal est immatriculée CD « corps diplomatique », ceci amène le narrateur à se méfier, d'autant qu'il l'avait d'abord prise pour une voiture de police. Par la suite, cette voiture continue de l'intriguer car ses conducteurs ont une certaine tendance à rester à l'intérieur sans le contact, et ne redémarre que de longues minutes plus tard. Cette immobilité interpelle le narrateur. Ce dernier a d'ailleurs peur, un peu plus loin dans le roman, que les portes arrières de la voiture soient verrouillées et qu'il ne puisse plus sortir.

Outre de susciter de la méfiance, les voitures représentent aussi un point de repère pour notre narrateur. En effet, lorsqu'il passe devant la maison des Neal, il regarde si la voiture immatriculée CD s'y trouve. D'ailleurs cette voiture restera toujours dans le jardin de la villa, même lorsque les Neal n'y seront plus.

Ce véhicule est une autre façon de déambuler dans Nice, peut-être de s'en échapper. C'est aussi le point final de l'aventure. Nous perdrons définitivement la trace de Sylvia et des Neal puisque la voiture disparaît.

X.2 Les jardins publics

Nous arrivons désormais à un objet totalement opposé à toute idée de peur, car au contraire il va s'agir de parler de lieux qui semblaient rassurer le narrateur : les jardins publics. Effectivement, ces parcs reviennent très fréquemment dans le roman. Le narrateur s'y promenait souvent avec Sylvia, et encore seul maintenant. Nous pouvons relever les jardins d'Alsace- Lorraine, Albert 1^{er} ou encore jardins des Arènes. Ces lieux représentent des moments de sérénité. Le narrateur semble se sentir bien : « *on se sentait bien, en sécurité* » et « *nous n'attirions l'attention de personne* » p.63. Nous nous apercevons rapidement que le narrateur se dirige dans ces parcs comme pour faire une pause dans cette interminable sensation d'être épié et obligé de se cacher. Le temps est suspendu pendant ces courts instants. Lorsqu'il nous décrit ces passages, il décrit souvent des toboggans et des balançoires qui sont installés et des enfants qui jouent, se laissant aller à penser que Sylvia et lui pouvaient, eux aussi, avoir des enfants qui s'amuseraient dans ces jardins. Mais ce n'était pas le cas.

X.3 Les odeurs

Les odeurs sont paradoxales, elles peuvent dégoûter le narrateur en lui rappelant cette sensation de pourrir sur place et en même temps elles le rassurent. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, elles constituent un point d'ancrage, comme un repère.

Le narrateur nous parle de l'odeur de moisi qui émane de la chambre de la pension St Anne dans laquelle il a décidé de se réfugier avec Sylvia. Il dira d'ailleurs que c'est la même odeur qui flotte dans sa chambre actuelle : l'humidité et la moisissure. (...)

Pour finir sur ce thème, nous pouvons noter que les odeurs apparaissent aussi de manière neutre comme « *le parfum des feuillages mouillés* » p.69, c'est une manière de faire ressortir les sensations du narrateur. Effectivement toutes ces allusions aux différentes odeurs ou parfums, font référence à son état d'esprit du moment.

X.4 La photographie

La photographie est un objet très important lui aussi car il représente un élément décisif pour l'histoire.

Pour commencer, nous savons que l'ancien métier du narrateur est photographe, et même photographe d'art. Ce qui est une première chose importante. Elle constitue une part de l'identité du personnage principal, et pose ainsi la base de cette thématique. C'est ce premier élément qui donne toute son importance au fait que la photographie réapparaisse dans le roman. C'est ainsi, que le narrateur rencontrera Sylvia, sur les bords de la Marne, alors qu'il travaillait sur un livre retraçant les plages fluviales des environs de Paris. Ainsi, c'est par la photographie, que le narrateur fait la rencontre majeure qui entraîne et justifie toute l'histoire. Par la suite, la photo va servir au narrateur comme un indice, ou même de preuves. Car en racontant toute son histoire avec Sylvia à Nice, il mène aussi une sorte d'enquête. Et la photographie va être utile à plusieurs reprises. Tout d'abord lorsqu'il retrouve la photo prise par le photographe de la plage et qu'il la montre à celui-ci, cela lui a permis d'identifier les Neal. Puis une seconde fois, il fouille ses anciennes photographies de la Marne, et remarque que sur l'une d'entre elles, il peut reconnaître Villecourt assis aux côtés de Neal. A chaque fois, la photographie permet d'identifier les personnages importants du roman, à des moments clé, en l'occurrence lorsque le narrateur se méfie de l'identité des Neal. Il est aussi important de noter, qu'à chaque fois, il semblerait que les photographies avaient été complètement oubliées, et que d'un seul coup elles ressurgissent.

X.5 La place de l'Histoire dans le roman

Contexte historique :

Nous glanons les indices temporels au gré du roman. L'Histoire est à chercher dans l'histoire, la narration.

Nous sommes après la seconde guerre, puisque Condé-Jones, le Consul américain nous explique que sa villa avait été réquisitionnée par l'armée américaine après avoir été mise sous séquestre en 44. La propriétaire avait eu une relation avec un collaborateur, un certain Virgil Neal.

Nous retrouvons les tourments de la collaboration, si souvent présents dans l'œuvre de Modiano. Ici se sont des voleurs, les usurpateurs de l'identité de ces amants qui ont travaillé avec l'ennemi.

Il est difficile de dater le temps de la narration. Les années soixante dix peut-être. Le faux Virgil Neal, le fils du jardinier nous permet de dater approximativement le récit.

Le narrateur rencontre Villecourt boulevard Gambetta à Nice, sept ans après la disparition de Sylvia. Ce qui nous indique que l'errance de Jean est de cette durée.

